

LA PASSION SELON SATAN

À la mémoire de Howard Philips Lovecraft

En ce temps-là, l'un des deux partenaires d'un jeu d'échecs cosmiques venait de perdre sa dame. Adversaires serait mieux dire, car l'anéantissement était l'enjeu de cette partie commencée au-delà de toute mémoire humaine. La perte était grave pour le Joueur ; son impitoyable adversaire allait peut-être pouvoir s'enorgueillir d'une victime de plus, une victime de choix cette fois, à l'intelligence sans égale, au savoir sans défaut.

Mais, pour dur que fût ce coup, il n'était pas décisif, plusieurs autres pièces restaient au Joueur et il s'apprêtait à les manœuvrer subtilement.

Des pièces humaines, car si les Joueurs étaient au-dessus de cette condition, leur échiquier était le monde et leurs pions des hommes. Ou parfois des dieux... car nulle grandeur, nulle puissance ne les arrêtaient et leurs volontés démoniaques poussaient leurs pions au milieu des blasphèmes et des sacrilèges.

L'histoire qui sera rapportée dans ce livre n'a peut-être aucun rapport avec ce jeu d'échecs à l'échelle de l'univers. Il est possible qu'il s'agisse seulement d'un banal fait divers dont l'héroïne, Josette, s'est tuée pour échapper aux conséquences de sa faute. Mais peut-être, enjeu d'une partie qu'elle aura toujours ignorée, a-t-elle été prise et précipitée dans le Néant par le Joueur hiératique qui ne l'aura jamais connue.

Et peut-être cet étrange domaine de R., dénominateur commun de toutes les circonstances extraordinaires que ce livre relate, est-il réellement, comme le prétendent des légendes très anciennes, une fraction du chaos originel accolée à la Terre depuis l'aube des temps...

En ce temps-là, une dame d'échecs fut prise et une jeune fille mourut ; quelle logique saurait relier ces faits ? Un roi, escorté d'un seul fou, traversa tout l'échiquier, et un jeune homme, accompagné d'une nymphe, fit un stupéfiant voyage.

Un dieu défunt depuis des millénaires retrouva la vie, pour enjamber des univers à la manière d'un cavalier d'échecs, et une autre jeune fille fit, dans la crypte funéraire d'une divinité oubliée, un étrange cauchemar.

PREMIÈRE CONJURATION — LE DRAME

1. MERCURE : 27° Vierge

Le 15 septembre dernier, une des plus charmantes jeunes filles de la ville d'Agen s'est suicidée en se jetant du haut de la falaise du coteau de l'Ermitage.

Un cultivateur qui avait assisté à la scène depuis un champ en contrebas affirma que l'horreur reflétée par son visage s'était effacée à l'instant précis où elle se jetait dans le vide, cédant alors la place à une expression de profond soulagement. On n'attachait guère d'importance à ses dires rendus peu crédibles en raison de la rapidité de la scène et de l'éloignement du témoin. La jeune fille était enceinte de deux mois et on ne lui connaissait aucun projet de mariage ; l'enquête officielle trouva là une explication suffisante à son acte de désespoir.

La malheureuse fut veillée alternativement par ses parents et par le curé de la paroisse qui, vieil ami de la famille et parrain de Josette, n'avait pas voulu l'abandonner en dépit de son crime contre les lois divines.

Ce vieux prêtre avait toujours été le confesseur de la jeune fille, il croyait bien la connaître, aussi le brusque changement survenu chez Josette au début de l'été l'avait-il surpris.

Quelque chose, en effet, avait subitement altéré son esprit et fait craindre pour sa raison. Les médecins consultés n'avaient pu déceler aucune lésion organique susceptible d'expliquer cette maladie. Une maladie d'autant plus étrange que sa santé physique n'était pas affectée et que sa beauté, déjà exceptionnelle, avait paru croître de jour en jour, tout en acquérant néanmoins une sorte de froideur inhumaine.

Sur les conseils de son parrain, les Rueil avaient fait examiner leur fille par un psychiatre en renom. Lors du premier entretien, Josette avait répondu de bonne grâce à ses questions, mais deux mois plus tard, à un second examen, il avait eu l'impression de se trouver en face d'un mur mental contre lequel venaient buter toutes ses interrogations. Le mal avait empiré ; aux simples crises d'amnésie du début, avaient succédé, presque chaque nuit, des crises de démence de plus en plus violentes. La pauvre enfant, en proie à des accès de terreurs nocturnes, ne parvenait plus à trouver le sommeil et ses parents dès le déclin du jour l'entendaient sangloter, gémir et hurler.

Au matin, la crise disparaissait sans laisser de traces visibles ; seuls les yeux de la jeune fille reflétaient une curieuse expression de honte mêlée de terreur.

En vain, le vieil abbé Fleury avait-il essayé de lui faire avouer la cause de ses tourments. La totale confiance qu'elle lui témoignait autrefois semblait avoir disparu. Quelques jours avant son suicide, il l'avait trouvée en larmes dans son église. « Je ne puis rien vous dire, mon père, c'est trop horrible, mais priez pour moi, oh ! priez pour le salut de mon âme. » Telles furent les seules paroles qui lui échappèrent entre deux sanglots avant qu'elle ne disparût précipitamment.

Josette était auparavant une enfant intelligente, instruite et bien équilibrée, elle poursuivait des études de sciences naturelles à Paris, à la Sorbonne. Moralement, il l'avait toujours jugée irréprochable et il ne lui connaissait, malgré sa grande beauté, aucune liaison ; d'ailleurs, même les vieilles dévotes qui hantaient son église n'avaient pu trouver matière à la calomnie.

La fin tragique de sa filleule le bouleversa. Il regretta amèrement de n'avoir pas su insister afin de la délivrer de son secret. Aussi les reproches de sa conscience et, il faut bien l'avouer, sa propre curiosité, le poussèrent, lors d'une veillée qu'il assurait auprès de la jeune morte, à lire son journal intime dont il connaissait depuis longtemps l'existence.

Profondément ému par ce qu'il crut comprendre, il n'osa garder pour lui seul un tel secret. Il décida de rédiger un mémoire destiné à l'évêché, afin de l'avertir de l'indescriptible horreur que laissaient pressentir les notes de Josette.

Ce manuscrit ne vit jamais le jour, l'abbé Fleury fut frappé d'une hémorragie cérébrale avant même

de l'avoir commencé.

2. VÉNUS : 14° Scorpion

Sans doute connaissez-vous les coteaux gascons qui bordent la vallée de la Garonne, enserrant ses multiples beautés d'un paysage plus austère. Ses antiques routes romaines courent de crête en crête, indifférentes aux régions qu'elles traversent. L'étranger n'emprunte que contraint et forcé ces voies d'un autre âge et seuls quelques passionnés d'histoire ancienne ou d'archéologie s'y aventurent parfois.

Il est un lieu cependant que le voyageur, même au soir d'une longue étape, préfère éviter. Là le Gers sinueux poursuit son cours tranquille dans des méandres paresseux ; là, coteaux de l'Armagnac et plaine agenaise se confondent. D'aucuns croient trouver l'explication de ce phénomène dans l'atmosphère lourde et orageuse qui y stagne en tous moments. L'air y semble plus dense que partout ailleurs, comme chargé d'effluves électriques, mais, en dépit de cet orage latent qui alourdit les membres et excite les nerfs, la pluie ne tombe jamais et la terre craquelée n'est pas sans évoquer un paysage lunaire.

Entre les coteaux de F., les méandres du Gers et le village d'A., s'étend le domaine de R., celui-là même où dès le haut Moyen Âge se livrèrent, dit-on, tant de sacrilèges sorcelleries. Dans le pays, on évite d'en parler, on se dérobe aux questions des curieux. Pourtant, il semble que le souvenir des récits que l'on se faisait à voix basse, le soir dans les chaumières, plane encore lourdement. Encore aujourd'hui, pas un paysan ne passe à proximité de l'antique demeure sans se signer, nul ne s'y aventure, même en plein jour, et les chiens de ferme semblent craindre les abords de ces lieux.

À ce que l'on croit, le manoir est habité, mais son propriétaire demeure invisible. Certains prétendent qu'à la tombée de la nuit, on peut apercevoir une longue silhouette noire déambuler sur la terrasse...

Comme en témoigne une ancienne chronique d'un couvent des environs, d'inquiétantes rumeurs couraient déjà sur le compte des châtelains de R. quand survint, en 1553, le triple meurtre qui concrétisa les craintes et sema la terreur. On avait déjà accusé les maîtres du domaine d'avoir enlevé des femmes et de les avoir violées dans d'innommables orgies, mais jusque-là, apparemment, les bruits ne reposaient sur rien de précis. Puis, par un beau jour d'été, trois jeunes femmes du village de F. disparurent.

Il s'agissait de Zénavie Petitjean, la fille du barbier, d'Amédée Gaillarde, fille d'un petit cultivateur des bords du Gers, et de Marie Tournecoupe, unique enfant du plus gros propriétaire du village. Ce dernier, le sieur Tournecoupe, un homme très dur en affaires et fort peu chrétien, était connu pour l'affection profonde qu'il vouait à sa fille. Marie passait pour la plus belle fille du village, mais on ne l'aimait guère, car on la jugeait hautaine et méprisante.

Un dimanche donc, après les vêpres, les trois jeunes femmes disparurent. Sous l'impulsion de Pierre Tournecoupe, et aussi du père Petitjean dont tout le village partageait la détresse, on entama les recherches. Les soupçons se portèrent d'emblée sur le châtelain de R., et les chiens de Tournecoupe, flairant la piste de leur jeune maîtresse, conduisirent la petite troupe des villageois jusqu'aux abords du redoutable domaine. Les hommes hésitèrent avant d'en franchir les limites, certains rebroussèrent chemin, mais les plus courageux, entraînés par Tournecoupe, se décidèrent.

Ils traversèrent un petit bois dont le silence pesant n'était rompu que par le bruit de leur marche. Pas un oiseau, pas même un insecte. Ce qu'on disait semblait donc vrai : toute vie désertait ces lieux, à l'exception des chats, des chouettes et des hiboux dont les yeux phosphorescents brillaient la nuit dans les fourrés.

Ils arrivèrent au chemin qui longe la falaise au sommet de laquelle se dresse le manoir, et là, presque aussitôt, ils trouvèrent le corps d'Amédée Gaillarde. Elle ne semblait pas avoir été blessée, mais son visage était révulsé d'horreur. La macabre découverte excita la fureur des paysans qui se hâtèrent de gagner le château. À leur vive surprise, les portes en étaient grandes ouvertes et un chat noir se prélassait, mollement étendu sur le seuil. Bien qu'apeurés, les hommes pénétrèrent dans la mystérieuse demeure et s'engagèrent dans le long couloir qui menait à l'entrée de la grand-salle. Une épaisse poussière vierge recouvrait meubles et parquets et de gigantesques toiles d'araignée étoilaient les plafonds lambrissés. Le petit groupe descendit alors l'escalier intérieur qui devait les conduire à la plus horrible découverte.

Dans une vaste salle était aménagé un laboratoire encombré d'appareils étranges et d'innombrables fioles de produits chimiques dont l'odeur âcre imprégnait la pièce. Au fond, sur une table d'opération, gisaient les corps nus des deux jeunes femmes ; leurs ventres ouverts laissaient s'échapper des organes sanguinolents. Le châtelain était là lui aussi, petit gnome recroquevillé à leurs pieds comme un fœtus, son visage n'avait plus rien d'humain, un odieux rictus d'attente sardonique et de pleine satisfaction tordait ses traits. L'effroi et la colère s'emparèrent des paysans, ils transportèrent hors de la salle les corps mutilés des innocentes victimes et décidèrent de mettre le feu au manoir afin de faire disparaître à tout jamais les horreurs qu'il recélait.

C'est alors qu'eut lieu le miracle blasphématoire qui suscita la chronique ; le feu ne put être allumé. La paille et le bois dressés au centre du laboratoire brûlèrent, mais les meubles, les appareils et jusqu'au corps du châtelain refusèrent de s'embraser !

Les paysans comprirent soudain quels liens terribles unissaient ces lieux aux abîmes infernaux les mettant hors d'atteinte des flammes. Aussi, après s'être signés, s'enfuirent-ils pour ne plus jamais revenir.

Ici s'arrête le récit que le frère Phébade rédigea en 1603, c'est-à-dire cinquante ans après les faits.

Mais, après tout, rien ne prouve qu'il ne fut pas dû à un excès de crédulité ou d'imagination de son auteur.

D'après les papiers de la cure de F., le manoir resta inoccupé durant une vingtaine d'années, jusqu'à ce qu'un descendant, en 1577, fasse valoir ses droits. Le nouveau châtelain, âgé de vingt-cinq ans environ, se garda apparemment de tout acte pouvant heurter les populations. Pourtant la rigueur de son maintien et l'au-delà de son regard suffirent à faire circuler d'alarmantes rumeurs sur son compte.

On le vit un jour revenir de voyage en compagnie d'une jeune fille qui resta prostrée au fond de la calèche durant toute la traversée du village. Ceux qui l'avaient aperçue ne manquèrent d'attribuer son anormale pâleur et sa surprenante tranquillité à l'action de quelque drogue ou à quelque diablerie, et rapidement le bruit se répandit que le châtelain avait enlevé cette fille. Mais comme personne ne la connaissait et qu'on n'entendit plus jamais parler d'elle, l'incident tomba dans l'oubli.

Le dernier fait insolite relatif à l'inquiétante demeure remonte à 1908, il nous est rapporté par le gendarme Goulut. Ce dernier avait dû traverser à pied l'aride plaine du Broueil, plaine où, en été, le soleil darde ses rayons les plus brûlants. Nouveau venu dans la région, il n'hésita pas à se diriger vers le manoir afin d'y demander un peu d'eau. Arrivé au pied de la falaise qui sert d'assise à la demeure, il découvrit une ouverture pratiquée à même le roc et y jeta un coup d'œil. D'après le récit du gendarme la pièce ouverte aux regards ressemblait à un vaste laboratoire encombré d'instruments dont certains paraissaient inutilisés et fort vétustes. Dans un coin de la salle, un creuset où se consumaient des substances chimiques imprégnant l'atmosphère d'une odeur fétide. Un homme, vêtu d'une redingote noire, se tordait les mains au-dessus de la fumée en psalmodiant des formules dans une langue inconnue. Soudain, il se mit à crier très fort en répétant trois fois la même phrase :

« Nli cla shuburaï, yaltar. »

À la troisième incantation, la fumée s'épaissit brusquement, esquisse une grotesque réplique du corps de l'officiant, puis disparut d'un seul coup, laissant l'homme en proie à une grande fureur dans laquelle il se mit à hurler le très abominable nom de Shamphalaï !

Goulut s'enfuit alors et, de retour, il fit le rapport que l'on sait. On écouta son histoire, on en parla quelque temps, mais sans y accorder grand crédit. On préféra, semble-t-il, ne voir là que le résultat d'une banale insolation.

Parmi les faits (ou légendes) relatifs au domaine de R. il en est un qui ne suscite pas moins d'interrogations que les autres ; il s'agit de l'apparence de ses mystérieux propriétaires.

En 1817, le notaire du village voisin, maître D., entra en contact avec le châtelain de R. Le tabellion, fort impressionné par leur unique entrevue, laissa de son visiteur ce portrait :

« Cet homme est grand et maigre, son visage sévère s'allonge en un mince collier de barbe. Il a des cheveux noirs et courts, des yeux inquiétants. Il agite curieusement les mains quand il parle et ses doigts longs semblent crochus car leur première phalange se replie vers l'intérieur tandis que les autres demeurent rigides. Sa voix basse et caverneuse met mal à l'aise ; quant à son âge, je ne saurais le dire exactement, son corps n'accuse guère plus de vingt-cinq ans, mais son regard et son maintien sont ceux

d'un homme très âgé. »

Voici comment un siècle plus tard, le propriétaire du domaine apparut au gendarme Goulut : « Le susdit est un jeune homme grand, sec et maigre, au teint pâle, aux cheveux et à la barbe noirs. Sa voix est très grave, comme voilée ; en parlant, il contorsionne curieusement ses mains. »

Il est difficile de ne pas être frappé par la similitude des descriptions ; on peut objecter toutefois que des cas de ressemblance aussi extraordinaires se sont déjà rencontrés dans des familles à plusieurs générations d'intervalle. Le phénomène le plus intrigant est que, tout au long des siècles, les châtelains de R. ont toujours paru être soit des vieillards affreusement simiesques, soit des hommes jeunes, âgés de vingt-cinq ans environ. De mémoire d'homme, on n'en aurait jamais vu enfant ou adulte !